

Yéménite, ma soeur

Autor(en): **Chaponnière, C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **70 (1982)**

Heft [4]

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-276452>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Yéménite, ma sœur

Le dernier livre de Laurence Deonna, «Le Yémen que j'ai vu» n'est pas un livre sur les femmes du Yémen. Mais elles y sont présentes — présentes et invisibles, à l'image même de leur condition.

Illustration « Le Yémen que j'ai vu », Photo Laurence Deonna ►

« Cette gamine se prend pour la reine de Saba ! » lui dit son père en la voyant perchée sur ses talons aiguilles. C'est vrai : gamine encore, Laurence Deonna rêve déjà d'Orient, de merveilleux, de fêtes exotiques quand elle pique dans le tiroir de sa mère étoffes et colifichets pour se déguiser en reine, en fée, en princesse venue d'ailleurs.

Des années plus tard, Laurence, devenue grande, part au Yémen, au royaume de la reine de Saba, sans plus couronne ni falbalas mais avec autour du cou son appareil photo et dans la poche un bloc-notes. Le monde se découvre à elle, et c'est tel qu'elle l'a vu qu'elle nous le dévoile à son tour dans son dernier livre, « Le Yémen que j'ai vu », paru en mars aux éditions 24 heures.

Présentes et invisibles

Avec humour, avec compréhension, avec intelligence, Laurence Deonna tient dans son dernier livre un pari difficile, celui de jeter un regard de femme sur un pays qui les ignore, ces femmes, qui les cache, les marchande ou les vend. Si les femmes du Yémen ne constituent formellement l'objet que d'un seul chapitre dans le livre de Laurence Deonna, elles sont présentes, en fait, tout au long du livre, présentes et invisibles — à l'image de leur condition.

Les premières que l'on rencontre sont furtivement aperçues au cinéma, dans ce coin de la salle obscure qui leur est réservé et où elles peuvent quitter un instant leur voile. Moment privilégié pour les unes et les autres : les Yéménites s'intéressent autant à « l'étrangère » que celle-ci est fascinée par leur étrangeté :

« Ma voisine, doucement, me prit le poignet :

— Qui est-tu ? D'où viens-tu ?

Je sentais battre son poulx sous les bracelets d'argent. Ô ma sœur, si proche et si différente ! »

Les dévoilées

Mais celles que l'on voit surtout sont celles qui ont fait le pas : les comédiennes par exemple, qui ont « jeté par dessus la jambe... et la rampe le voile et la tradition »

et qui, pour cela, sont rejetées par leur famille.

« Madiha soupire :

— C'est dur pour nous toutes ! Mais la passion du métier nous sauve. Une de mes amies, folle de théâtre, n'a pu se résoudre à tout abandonner. Persécutée par sa famille, elle joue « en cachette », voilée... »

Djemila, elle, est artiste : c'est « la féministe au chevalet ». Elle s'en est sortie aussi, mais à quel prix ? « — Je vis dans une fausse liberté. Mon mari me comprend, mais l'air raréfié qui m'entoure m'étouffe, et la vue de mes sœurs toujours prisonnières me fait mal. »

Les femmes et l'eau

Nous croisons encore d'autres visages sur notre chemin, mentionnés seulement : à une table de restaurant, Laurence converse avec le maire de l'endroit et le directeur du centre local de développement. Il faut dire que le sujet est d'importance, puisqu'ils parlent tous trois d'eau, de citernes, de canalisations, de puits. Pas question de femmes, bien sûr, jusqu'au moment où le maire songe à les évoquer pour attendrir son interlocutrice :

« — Nos femmes poursuivent leur navette entre le puits et la maison. C'est tuant ! Vous devriez compatir !

J'adopte un féminisme taquin :

— Je compatissais, je compatissais, mais je vous propose une autre solution : envoyez les hommes à l'eau ! »

Y avaient-ils seulement pensé, du fond de leurs citernes ? Les femmes sont là, indispensables, indiscernables sous leurs voiles noirs, « ces paquets noirs » comme dit notre voyageuse « d'où émergent seulement quatre mains et quatre pieds. »

Les femmes entre elles

Laurence Deonna a le triomphe modeste : « Un journaliste yéménite, raconte-t-elle, m'avait un matin transmis l'invitation de sa jeune épouse. » Comme si ça coulait de source, dans ce pays aride, qu'un journaliste pénètre l'intimité domestique d'une réunion de femmes !

Ainsi Laurence Deonna raconte son après-midi chez la femme du journaliste yéménite, dont ce dernier lui a dit fièrement : « Ma femme est moderne. Elle a



quinze ans. Elle va encore à l'école. Mais jamais elle ne parlerait à un homme étranger à sa famille (...). Elle est moderne, mais elle sait se tenir ! » Quand les femmes reçoivent, même le maître du logis ne peut franchir le seuil de chez lui. Car entre elles, chez elles, les femmes se dévoilent. Elles rient, elles dansent, c'est leur jour de fête, elles dont la vie publique n'a de place qu'en privé, à l'abri des regards d'hommes, de tout déshonneur. Parfois ironique, jamais sarcastique, c'est avec une tendresse infinie que Laurence Deonna nous raconte cet après-midi dans un chapitre tout entier consacré aux femmes, intitulé fort à propos : « Six femmes dans un taxi n'égalent pas un homme. »

Les symboles liés au voile, ses implications sociales (aviez-vous déjà pensé au problème des repas, ou à celui d'une simple photo d'identité, pour une femme voilée ?), les mariages forcés, la contraception, autant de problèmes politiques que Laurence Deonna s'attache à décrire dans leur contexte quotidien, vécu, dans leurs incidences directes sur la vie des femmes.

A la fin du livre, à la fin du voyage, ses lecteurs ont vécu une passionnante aventure où le sens de l'humour se marie constamment au sens de l'observation et de l'analyse. « Le Yémen que j'ai vu » : 180 pages de voyage, avec des haltes photographiques qui valent le détour sur des visages et des paysages — en bref, du beau reportage, comme on n'en faisait plus. Ne manquez pas de vous laisser promener à votre tour.

C. Chaponnière